



HAL
open science

La figure de l'étranger et ses stéréotypes dans la littérature espagnole du Siècle d'Or

Elvezio Canonica

► **To cite this version:**

Elvezio Canonica. La figure de l'étranger et ses stéréotypes dans la littérature espagnole du Siècle d'Or. Ghislaine Fournès, Frédéric Prot. Idées reçues et stéréotypes dans l'Espagne médiévale et moderne, Honoré Champion, pp.133-162, 2018. hal-02469208

HAL Id: hal-02469208

<https://hal.science/hal-02469208>

Submitted on 26 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Idées reçues et stéréotypes dans l'Espagne médiévale et moderne

Sous la direction de
Ghislaine Fournès et Frédéric Prot



HONORÉ CHAMPION
PARIS

CHAPITRE II

LA FIGURE DE L'ÉTRANGER ET SES STÉRÉOTYPES DANS LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE DU SIÈCLE D'OR

1. Introduction

Dans le cadre de notre réflexion commune autour des idées reçues, dans le domaine hispanique du Moyen-âge au Siècle d'Or, il a semblé pertinent d'étudier les lieux communs les plus récurrents qui accompagnent la figure de l'étranger dans la littérature espagnole du Siècle d'Or. Il faut, avant toute chose, s'entendre sur la notion d'étranger, à cette époque. Dans la langue du Siècle d'Or, on utilisait indifféremment les mots *estrangero*, *estraño* et *forastero*, qui recouvraient à peu près le même champ sémantique, comme on le voit en consultant le *Tesoro de la lengua castellana o española* de Sebastián de Covarrubias (1611) (« el que es extraño de la tierra donde está », s.v. *estrangero* ; « el que no es nuestro, y algunas vezes se toma por el que no es de dentro de nuestra casa o de nuestra familia o de nuestro lugar, y otras por el forastero, el no conocido, el de otro reyno », s.v. *estraño* ; « el que no es del mesmo lugar ni de la mesma tierra, de foras extra, de donde se dixo estrangero, extraneus », s.v. *forastero*)¹.

Il s'agit d'un concept opérationnel qui ne couvrait pas le même champ sémantique actuel, car il présentait une étendue plus vaste et incluait également des minorités linguistiques et religieuses qui vivaient depuis bien des siècles dans le territoire de la péninsule Ibérique. On pourrait même aller plus loin, et considérer comme « étranger » tout habitant des « nations » qui composaient la mosaïque de la péninsule Ibérique, qui était un « état » en construction, depuis l'arrivée au pouvoir des Rois Catholiques suite au mariage d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Aragon en 1469. Les « frontières » entre les différentes « nations » étaient mouvantes et n'avaient rien à voir avec le statut juridique qu'elles possèdent dans l'actuelle Espagne des autonomies. On peut reprendre à ce propos la conclusion d'un article de Tamar Herzog, intitulé significativement : « Qui est l'étranger ? En repensant

¹ Sebastián de Covarrubias, *Tesoro de la lengua castellana o española*, Madrid, Turner, 1979.

aux différences entre les personnes en Espagne et en Amérique Latine durant l'Époque Moderne »² :

Ayant à juger qui était étranger et qui ne l'était pas, et comment on traitait les gens venus du dehors (*los foráneos*) il est donc essentiel de se rappeler que la distinction entre les uns et les autres non seulement était difficile à établir, en perpétuel mouvement, mais que, en outre, elle se chargeait de plusieurs sens aussi vite qu'elle les perdait³.

Une bonne preuve de cette situation est donnée par le livre que Miguel Herrero García publia en 1928 avec le titre : *Ideas de los españoles del siglo XVII*, dont la deuxième édition, révisée et amplifiée, fut publiée chez Gredos en 1966, trois ans après la mort de son auteur⁴. On retrouve dans le titre le terme d'« idée », mais sans l'accompagnement d'un adjectif signifiant son caractère « topique », « reçu », alors qu'à la lecture de l'ouvrage, on se rend compte que c'est bel et bien cette acception qui est mise en avant. En 1928, en pleine dictature de Primo de Rivera, la prudence est de mise. Effectivement, l'approche de l'historien de la littérature ne peut pas être qualifiée

² Tamar Herzog, « ¿Quién es el extranjero ? Repensando las diferencias entre las personas en España e Hispanoamérica durante la Época Moderna », dans David González Cruz (dir.), *Pueblos indígenas y extranjeros en la monarquía hispánica : la imagen del otro en tiempos de guerra (siglos XVI-XIX)*, Madrid, Sílex, 2006, p. 13-19 ; et du même auteur, *Vecinos y extranjeros : hacerse español en la Edad Moderna* (traduction de Miguel Ángel Coll ; titre original : *Defining nations : immigrants and citizens in early modern Spain and Spanish America*), Madrid, Alianza, 2006 ; David González Cruz (coord.), *Extranjeros y enemigos : la visión del otro del Imperio español a la Guerra de Independencia*, Madrid, Sílex, 2010.

³ « Teniendo que juzgar quién era extranjero y quién no y cómo se trataba a los foráneos es por tanto esencial que recordemos que la distinción entre unos y otros no solo era difícil de establecer, no solo era en continuo movimiento, sino que, además, acumulaba varios sentidos con la misma rapidez en la que los perdía ». Tamar Herzog, art. cit., p. 19.

⁴ Sur la figure et l'œuvre de ce critique et historien de la littérature, voir Mercedes Agulló y Cobo, « Don Miguel Herrero García : Bibliografía », *Revista de Literatura*, 21 (enero/junio de 1962), p. 171-77. Il fut l'instituteur du célèbre critique et anthropologue Julio Caro Baroja, qui se souvient de lui dans un chapitre de son ouvrage *De la superstición al ateísmo. Meditaciones antropológicas*, Madrid, Taurus, 1974, intitulé « De nuevo sobre caracteres étnicos : lo vasco y lo vizcaíno y ciertos tópicos literarios », p. 101-102. Caro Baroja dit de lui qu'il était « católico a machamartillo, español chapado a la antigua y erudito en la línea andaluza casticista, que le hizo ser, entre otras cosas, miembro de Acción Española y colaborador de El Debate, aunque, por otro lado, prestara sus servicios de catedrático en el Instituto Escuela de Madrid, cuando yo era chico ». La traduction est la suivante : « C'était un catholique opiniâtre, un Espagnol à l'ancienne, et érudit dans la ligne andalouse puriste, ce qui l'amena à être, entre autres, membre de *Acción Española*, et collaborateur à *Debate*, même si, par ailleurs, il prodigua ses services en tant que professeur dans l'*Instituto Escuela* de Madrid, quand j'étais enfant ». Que soit ici remercié Francisco Castilla Urbina pour cette information.

comme une exaltation patriotique et nostalgique d'une Espagne impériale. Il suffit de citer la phrase conclusive de son imposant ouvrage : « Les Espagnols du XVII^e siècle ne s'entendaient ni entre eux ni avec les autres »⁵.

Ce qui est frappant, en observant de plus près le plan de l'ouvrage, c'est précisément la distribution de la matière étudiée, ce qui permet d'éclaircir quelque peu ce que recouvrait le qualificatif d'« étranger » dans l'Espagne du Siècle d'Or, d'après la mentalité des années 1920 du XIX^e siècle en Espagne. En effet, l'auteur présente la structure de son œuvre de la façon suivante :

Dans la première partie apparaîtra l'idée et le concept que les Espagnols avaient d'eux-mêmes et des autres types ethnographiques qu'ils avaient connus et fréquentés, d'après l'ordre suivant : les Espagnols, les Castellans, les Portugais, les Andalous, les gens d'Estrémadure, les gens de La Mancha, les Galiciens, les Cantabres (*montañeses*), les Basques, les Aragonais, les Catalans, les Valenciens, et les Indiens (c'est-à-dire les Espagnols qui revenaient des Indes d'Amérique). Quant aux étrangers : les Italiens, les Français, les Flamands, les Hollandais, les Anglais, les Irlandais, les Allemands, les Turcs, les Morisques, les Juifs⁶.

Curieusement, lors de la publication de la deuxième édition posthume de 1966, posthume, apparaît une troisième partie, dans laquelle prennent place les Morisques, les Juifs et les Gitans, un peuple qui n'était pas annoncé dans le plan primitif. La même démarche est effectuée avec l'insertion, dans la deuxième partie, d'un nouveau chapitre, consacré aux Genevois. Il s'agit, d'après l'avis au lecteur, sans doute rédigé par un membre du conseil de la maison Gredos qui signe par ses initiales (m.h.m.), d'une refonte qui tient compte des « innovations introduites par l'auteur dans le texte primitif, ce qui donne lieu à une forte augmentation du matériel récolté et analysé »⁷.

⁵ « *Los españoles del siglo XVII, ni se entendían entre sí ni se entendían con los demás* ». Miguel Herrero García, *Ideas de los españoles del siglo XVIII*, 2^e édition, révisée et amplifiée, Madrid, Gredos, 1966, p. 660.

⁶ « *En la primera parte aparecerá la idea y concepto que los españoles tuvieron de sí mismos y de los demás tipos etnográficos que conocieron y trataron, por el orden siguiente : los españoles, los castellanos, los portugueses, los andaluces, los extremeños, los manchegos, los gallegos, los asturianos, los montañeses, los vascongados, los aragoneses, los catalanes, los valencianos y los indianos. Los extranjeros : los italianos, los franceses, los flamencos, los holandeses, los ingleses, los irlandeses, los alemanes, los turcos, los moriscos, los judíos* ». *Ibid.*, p. 10-11.

⁷ « *En la preparación de esta segunda edición se han tenido en cuenta las innovaciones introducidas por el autor en el texto primitivo. Ello da lugar a un notable aumento del material recogido y analizado* ». *Ibid.* p. 8.

Il n'en reste pas moins que cette troisième partie ne correspondait pas au plan original de l'ouvrage. On peut supposer qu'en 1966, en plein franquisme, on ait voulu accentuer la marginalité de ses groupes ethniques non chrétiens, tout en rejetant leur appartenance au corps social des Espagnols, qui était étudié dans la première partie de l'ouvrage. Ne pouvant pas non plus les considérer comme « étrangers », puisqu'ils vivaient depuis toujours sur le sol espagnol, on a choisi de leur faire une place à part en créant cette troisième partie. La même démarche explique l'ajout des Genevois à la fin de la partie consacrée aux « étrangers », car cela permet d'inclure une plus grande nuance dans le traitement du protestantisme. Si on revient au plan primitif de l'auteur, conçu en 1928, on remarque que, pour lui, les Morisques et les Juifs étaient, d'après la mentalité des gens du XVII^e siècle, des « étrangers », au même titre que les Italiens et les Flamands, même si les premiers vivaient en Espagne depuis des temps immémoriaux, et que les deuxièmes étaient, en grande partie, des provinces espagnoles. Le plan primitif est plus proche de la sensibilité et de l'idéologie du XVII^e siècle que ne l'est le plan en trois parties, clairement tributaire de l'idéologie de son époque. Il convient donc, pour cette contribution, de traiter des « étrangers » qui composent la deuxième partie originale, en y ajoutant les Gitans et les Genevoiset, et également les Portugais, bien qu'Herrero García les considérât comme faisant partie de la nation espagnole, ce qui, historiquement, n'est vrai que pour la période qui va de 1580 à 1640 où, en effet, le royaume portugais, faute d'héritier, était devenu une province espagnole, suite au mariage de Philippe II avec Isabelle de Portugal. Néanmoins, il s'agissait là d'un peuple à part entière, dont les représentants apparaissent dans les textes littéraires en s'exprimant, souvent, dans leur langue maternelle portugaise. Les vellétés d'indépendance, l'hostilité très forte et parfois violente à l'égard des Espagnols transparaissant des textes littéraires, montrent bien, semble-t-il, qu'il s'agit d'un peuple à part entière, qu'on peut légitimement considérer comme « étranger ». D'ailleurs, on peut se demander pourquoi Herrero García n'a pas inclus également les Italiens et les Flamands dans cette première partie, ou du moins certaines de leurs provinces qui appartenaient à la couronne de Castille bien avant l'annexion du Portugal, et bien après son indépendance ? La Sicile, pour ne citer qu'un seul exemple, est restée espagnole jusqu'en 1711. D'autre part, à bien y regarder, même la première partie, consacrée aux Espagnols, n'est pas aussi homogène qu'on pourrait le croire. En effet, l'auteur distingue « l'idée et le concept que les Espagnols eurent d'eux-mêmes et *des autres types ethnographiques qu'ils connurent et qu'ils fréquentèrent* »⁸.

⁸ « [...] *la idea y concepto que los españoles tuvieron de sí mismos y de los demás tipo etnográficos que conocieron y trataron* ». *Ibid.*, p. 10.

La distinction entre « types ethnographiques » et « étrangers » est assez floue, et oblige à prendre en compte l'existence d'une altérité à l'intérieur même du royaume espagnol. Par ailleurs, il est bien connu qu'à cette époque chacun de ces « types ethnographiques » était désigné par le terme de « nations » (*naciones*), ce qui correspondait « à ce qu'aujourd'hui nous oserions à peine appeler régions », fait remarquer Herrero García⁹. Est-ce qu'un Galicien ou un Basque n'étaient pas aussi « étrangers » aux yeux d'un Andalous de l'époque qu'un Italien ou un Flamand ? La question mérite d'être posée, semble-t-il, d'autant plus que l'esprit de clocher était très présent dans la société espagnole de l'époque, comme l'atteste par exemple l'épisode de la dispute entre les deux villages à propos du « braiment » dans le *Quichotte* de 1615 (II, 27). Le même Herrero García le reconnaît d'ailleurs, lorsqu'il évoque

[...] la parcellisation spirituelle des Espagnols, c'est-à-dire, l'annulation presque totale de l'idée de nationalité dans la conscience espagnole. Les Espagnols ont en commun exclusivement la religion et la fierté de leurs exploits *ad extra*. Pour tout le reste, ils ne distinguent pas une région d'une autre, et ne voient que leurs défauts, leurs caractères d'opposition réciproque¹⁰.

Néanmoins, pour la période étudiée, notamment le XVII^e siècle, il semble bien que l'on puisse opérer une distinction entre « autochtones » et « étrangers », étant donné que désormais l'Espagne avait une existence politique bien définie, qui s'était affirmée progressivement depuis l'avènement des Rois Catholiques et de leurs descendants, à commencer par leur petit-fils Charles et ses descendants de la maison d'Habsbourg. On s'en tiendra donc à la typologie proposée plus haut, qui remanie légèrement celle établie par Herrero García, en ne prenant en compte que les « étrangers » proprement dits. Seront analysés les principaux stéréotypes présents dans les textes littéraires et qui concernent les Portugais, les Italiens, les Français, les Flamands, les Hollandais, les Anglais, les Irlandais, les Allemands, les Turcs, les Genevois, les *Moriscos*, les Juifs et les Gitans.

⁹ « *El lenguaje de la época no se alarmaba de la palabra naciones con que eran designadas las que hoy apenas nos atrevemos a llamar regiones* ». *Ibid.*, p. 104.

¹⁰ « [...] *la parcialización espiritual de los españoles, es decir, la casi anulación de la idea de nacionalidad en la conciencia española. Sola y exclusivamente sienten los españoles en común la religión y el orgullo de sus empresas ad extra. En todo lo restante, no ven unas regiones de otras, sino sus mutuos defectos, sus caracteres de reciproca oposición* ». *Ibid.*, p. 659.

2. Les Portugais

Cette « nation » était connue tout d'abord par les métiers que ses ressortissants avaient l'habitude d'exercer : les Portugais étaient des marchands de tissus, toiles, fil à coudre et de quincaillerie. D'où le célèbre « fil portugais », mais aussi la *holanda*, le tissu que les marchands portugais achetaient en Hollande grâce au trafic maritime. En Castille, il faut aussi mentionner leur importante activité de prêteurs et banquiers. À ce propos, Herrero García fait remarquer que ces Portugais « étaient presque tous descendants des Juifs expulsés par les Rois Catholiques et qui avaient trouvé refuge au Portugal »¹¹.

C'est pour cette raison qu'on les retrouve dans le chapitre consacré aux Judéo-convers. Les principaux stéréotypes entourant la figure du Portugais concernaient essentiellement l'affirmation de leur appartenance à l'Espagne – Herrero García parle d'un sentiment d'« unité raciale » –, l'antagonisme politique envers les Espagnols, le courage, l'arrogance, la courtoisie, l'adresse et l'expression hyperbolique du sentiment amoureux. Les deux premiers traits semblent être contradictoires. Il est vrai que pour les Espagnols de l'époque, les Portugais faisaient partie de leur patrie commune, et constituaient une « nation » au même titre que les autres « nations » composant la mosaïque socio-culturelle de la péninsule Ibérique. Bien qu'Herrero García affirme « [ne pas renvoyer] à l'unité politique produite par les circonstances historiques entre Philippe II et Philippe IV, mais au concept géo-ethnologique que les auteurs du XVII^e siècle révèlent constamment »¹², les exemples qu'il fournit sont tous d'auteurs appartenant chronologiquement à cette période historique. La fameuse réplique du *Burlador de Sevilla* – « Lisbonne est-elle une bonne terre ? – C'est la plus grande ville d'Espagne »¹³ – est tirée de la *comedia* attribuée à Tirso de Molina qui fut publiée en 1630. De même, la réponse d'un soldat portugais dans la *Comedia del Rey Don Sebastián* de Luis Vélez de Guevara à la question – « D'où viens-tu ? – Espagnol et Portugais »¹⁴ – est tirée d'une œuvre imprimée dans la première moitié du

¹¹ [...] *casi todos descendientes de aquellos judíos expulsados por los Reyes Católicos y acogidos en Portugal* ». *Ibid.*, p. 137.

¹² « *no aludimos al decir esto a la unidad política que los hechos históricos produjeron desde Felipe II a Felipe IV, sino el concepto geo-etnológico que los autores del siglo XVII I revelan a cada paso* ». *Ibid.*, p. 141.

¹³ « *¿Es buena tierra Lisboa ? – La mayor ciudad de España* » ([attribué à Tirso de Molina], *El Burlador de Sevilla*, Alfredo Rodríguez López-Vázquez (éd.), Madrid, Cátedra, Letras Hispánicas 58, 2003, vv. 759-760.

¹⁴ « *¿De dónde eres ?* » – « *Español y portugués* ». Luis Vélez de Guevara, *Comedia del Rey Don Sebastián*, cité par Miguel Herrero García, *op. cit.*, p. 144.

XVII^e siècle (son auteur meurt en 1644), dans laquelle on attribue même au roi Sébastien une réplique totalement anachronique, puisqu'il mourut en combattant lors de la bataille d'Alcazar-Quivir en 1578, deux ans avant l'annexion : « J'ai envie d'aller en Afrique pour faire montre du courage et de la fierté d'être Espagnol et Portugais que m'ont transmis mes ancêtres »¹⁵.

À côté de cette identification du Portugais avec l'Espagnol, plus idéalisée que réelle, il existe un autre stéréotype de sens opposé, beaucoup plus fréquent et enraciné, qui fait du Portugais une sorte d'« ennemi intime » des Espagnols. Il en existe de nombreux exemples dans le folklore (le personnage légendaire de *Forneira* qui aurait combattu à Aljubarrota, lors de la victoire des Portugais sur les Castillans en 1385) et dans les textes littéraires. On ne citera ici qu'un seul exemple, tiré d'un recueil d'anecdotes historiques, la *Floresta española* de Francisco Asensio (1727), qui prend la suite de la *Floresta española* de Melchor de Santa Cruz (1574) :

Ainsi à Lisbonne un Castillan, bien disposé et bien habillé, arriva devant une bijouterie, et demanda à une jeune fille employée si elle avait une pièce venant de Hollande. La jeune fille s'arrêta devant la porte qui se trouvait à l'intérieur de la boutique et elle appela sa patronne, lui disant : « Un Castillan veut acheter une pièce de Hollande ». La Portugaise sortit très fâchée, et dit à la jeune fille : « Scélérate, mal élevée : n'as-tu pas honte d'appeler "Castillan" un si honnête homme ? »¹⁶.

Quant à l'arrogance portugaise, c'est surtout leur présomption de descendre de la plus haute noblesse qui est critiquée. Dans l'anecdote qui suit, tirée de la *Floresta española* de Melchor de Santa Cruz, ce trait se combine avec l'accusation de crypto-judaïsme :

Un Portugais et un Castillan se disputaient pour savoir lequel des deux devait avoir la préséance pour traverser une rivière, et le Castillan dit au Portugais : « Eh bien, que celui qui est plus vieux chrétien passe en premier ». Et le Portugais lui dit : « C'est moi qui passe, puisque je suis parent du Christ ». Le

¹⁵ « *Deseos de ir al África y dar muestras / del valor que me dieron mis pasados / y de ser portugués y español, tengo* ». Cité par Miguel Herrero García, *op. cit.*, p. 145.

¹⁶ « *Aconteció en Lisboa que un castellano de buena disposición, y traje, llegó a una tienda de joyería, y preguntó a una moza que guardaba la tienda si tenía una pieza de Holanda. La moza se paró a la puerta, que estaba dentro de la tienda, y llamó a su señora, diciendo : "Aquí esta un castellano, que quiere comprar una pieza de Holanda". Saliendo la portuguesa, volvió muy enojada a la moza y díjole : "¿Bellaca, mal criada : a un hombre honrado como éste no has vergüenza llamarle castellano ?" » ». Melchor de Santa Cruz, *Floresta española* (1574), María Pilar Cuartero (éd.), Barcelone, Crítica, 1997, p. 193.*

Castillan lui répliqua : « Donc vous êtes Juif ? » « Non (répondit le Portugais), le lien de parenté est du côté de la Divinité »¹⁷.

À noter que dans ce cas, comme dans tant d'autres, le Portugais ne s'exprime pas en castillan mais dans sa langue maternelle portugaise, ce qui accentue encore davantage sa distance et l'affirmation de son identité. Parmi les qualités, on insiste souvent sur le courage, la courtoisie et l'expression du sentiment amoureux. Néanmoins, toutes ces qualités se dégradent en stéréotypes à travers l'utilisation systématique d'une écriture hyperbolique. Concernant le sentiment amoureux, par exemple, il convient de citer la figure de Macías, le légendaire troubadour galicien symbole de l'amour tragique, qui eut une grande descendance dans la littérature espagnole, depuis la pièce de Lope de Vega *Porfiar hasta morir* (composée entre 1624 et 1628) jusqu'au drame romantique *Macías* (1834) de Mariano José de Larra. En particulier, c'est la métaphore du « *sebo* » (la cire fondue) qui est très souvent utilisée pour exprimer cet état d'exaltation amoureuse typique du Portugais, qui est comparé à une bougie qui se consume à cause du feu de la passion, ce qui produit une grande quantité de *sebo*. Dans la langue classique, d'ailleurs, l'adjectif *seboso* était synonyme de Portugais – une acception toujours présente dans l'actuel *Diccionario de la Real Academia* : « On l'appliquait aux Portugais, car quand ils tombaient amoureux, ils *fondaient* »¹⁸.

Par ailleurs, le gentilé « portugais » était devenu, dans la langue du Siècle d'Or, un synonyme de *enamorado* (celui qui tombe facilement amoureux, cœur d'artichaut).

3. Les Italiens

Des Italiens, on peut mentionner cinq caractéristiques se répétant inlassablement dans les textes littéraires, et finissant par devenir des stéréotypes : l'ingéniosité, le raffinement, l'effémination, la volubilité et la convoitise. Les deux premières idées reçues font référence à des qualités, les

¹⁷ « *Porfiaban un Portugués y un Castellano sobre pasar un río, y díjole el castellano : Pues pase primero el que fuere cristiano más viejo. Y dijo el portugués : Eu pasu, que sou parente de Christu. Replicóle el castellano : ¿Luego usted es judío ? Naon (respondió el portugués), que o parentescu e por parte da Divinidade* ». Francisco Asensio, *Floresta española*, Madrid, Ibarra, 1727 ; il s'agit de l'édition de la Sociedad de Bibliófilos Madrileños, Madrid, Imprenta de Fontanet, 1910, p. 230.

¹⁸ « *Fig. Decíase de los portugueses, por lo muy derretidos que eran en sus enamoramientos* », s.v. *seboso*. *Diccionario de la lengua española*, Real Academia Española, Madrid, Espasa Calpe, 1992, s. v.

trois autres à des défauts. On remarquera que la dernière, la convoitise, se limite essentiellement aux Génois, qui étaient les banquiers des rois d'Espagne. Ce n'est pas un hasard si Lope de Vega a intitulé une de ses *comedias* : *El genovés liberal* – titre qui constituait un parfait oxymoron pour la mentalité de l'époque¹⁹. À partir de la considération des Génois – que l'on répartit en trois groupes, les usuriers, les ruinés, et les coureurs de jupons –, Herrero García considère les habitants de quatre autres régions italiennes de l'époque : les Vénitiens, les Milanais, les Florentins et les Napolitains. Il s'agit d'un choix quelque peu capricieux, puisqu'on y trouve à la fois des ennemis de l'Espagne, comme les Vénitiens (rappelons la célèbre conjuration de Venise dans laquelle, apparemment, fut impliqué Quevedo lui-même et qui lui coûta si cher), et des représentants de régions qui étaient des provinces espagnoles, comme le duché de Milan et le vice-royaume de Naples. Malgré tout, il est fort possible que l'historien espagnol n'ait pas tout à fait tort, car la situation politique n'est pas toujours identique à celle se trouvant reflétée dans les textes littéraires. À cette époque, pour un Espagnol, un Italien était toujours considéré comme un « étranger », ce qui était d'ailleurs, et à plus forte raison, réciproque. Les Espagnols présents en Italie, même s'ils étaient administrativement des « compatriotes », n'ont jamais été perçus comme tels, bien au contraire. Ils étaient plutôt haïs, en tant qu'envahisseurs et collecteurs d'impôts – fréquemment abusifs –, d'où les nombreuses rébellions populaires antiespagnoles. Toutefois, il ne faut pas oublier qu'il y avait aussi des Italiens, lesquels, au début sans doute par opportunisme, s'étaient montrés sensibles au monde hispanique, jusqu'au point de composer des œuvres littéraires directement en espagnol – phénomène appelé « translinguisme » et dont l'histoire reste à écrire²⁰. Evidem-

¹⁹ Voir notre édition de cette *comedia* dans la *Parte IV* (vol. II) du théâtre de Lope de Vega, Barcelone, Milenio, Lérida-Barcelone, 2003, vol. II, p. 551-566.

²⁰ Voici quelques-unes de nos contributions sur le sujet : « Poesia translingue italo-spagnola fra Cinque e Seicento : alcune prospettive di ricerca », dans A. Cancellier et R. Londero (éd.), *Le Arti figurative nelle letterature iberiche e iberoamericane*, Padova, Unipress, 2001, vol. II, p. 85-95 ; « Le poesie spagnole del Basile nel canzoniere del Duca d'Alba », dans P. Botta, C. Parrilla et I. Pérez Pascual (éd.), *Canzonieri iberici*, Universidad de La Coruña, 2001, vol. II, p. 167-188 ; « Venere translingue : scrittura amorosa in spagnolo di autori italiani, fra Cinque e Seicento », dans D. A. Cusato et L. Frattale (éd.), *La Penna di Venere. Scritture dell'amore nelle culture iberiche*, Lippolis, Messina 2002, vol. I, p. 59-71 ; « Producción española de autores italianos (siglos XVI-XVII) », dans M. L. Lobato et F. Domínguez Matito (éd.), *Memoria de la palabra. Actas del VI Congreso de la Asociación Internacional Siglo de Oro (AISO)*, Madrid, Iberoamericana-Vervuert, 2004, vol. I, p. 447-457 ; « Un canzoniere secentesco italo-spagnolo di contenuto agiografico, bilingue e translingue », dans A. Baldissera et G. Mazzocchi (éd.), *I Canzonieri di Lucrezia / Los cancioneros de Lucrecia*, Padova, Unipress, 2005, p. 487-503.

ment, cela n'est pas très politiquement correct, vu d'Italie. En revanche, la réciproque n'est pas vraie : la production en italien des auteurs espagnols, quoique marginale, fut considérée comme une opération prestigieuse, au vu de l'italianisme qui régnait dans les lettres espagnoles, notamment en poésie, au moins depuis Garcilaso et Boscán (1543), même si l'italianisme est un phénomène bien antérieur (que l'on pense aux *Sonetos fechos al itálico modo* du Marquis de Santillane, vers la moitié du xv^e siècle, ainsi qu'aux œuvres poétiques d'un Francisco Imperial et d'autres auteurs italianisants du Moyen-âge)²¹. À partir du champ littéraire il est donc possible d'extraire une série d'idées reçues concernant les Italiens, lesquels se retrouvent englobés dans une entité unique, bien que l'État italien n'existera pas jusqu'en 1861, comme il est bien connu. Quant à l'ingéniosité des Italiens, les Espagnols de l'époque la remarquaient dans le domaine artistique, en particulier dans la littérature, les arts figuratifs et de gouvernement. Etant donné que les deux premières dispositions sont très connues, et sont partagées par la plupart des peuples, il convient d'insister davantage sur la troisième, qui l'est peut-être moins : l'ingéniosité politique. C'est Gracián qui, dans un fragment de son *Criticón* (1651), décrit l'agonie du Courage, sur le point d'expirer. Toutes les nations viennent chercher une partie de son corps, et les premiers à arriver à son chevet sont les Italiens, qui demandent la tête. Le Courage la leur concède, car, dit-il : « Vous saurez bien gouverner, vous commanderez le monde de vos deux mains »²².

L'allusion à Machiavel est à peine voilée. Mais sans doute l'éloge le meilleur et le plus complet de l'Italie est-il celui exprimé dans le troisième livre de cette même œuvre de Gracián. Tout d'abord, le célèbre auteur aragonais loue les arts ainsi que la langue italienne, qu'il attribue significativement à Adam, alors que celle d'Ève est (évidemment, au vu des circonstances politiques) le français :

L'Italie est la belle-mère des beaux arts, car ils sont tous tenus en grande considération [...] C'est pour cette raison que, lorsque les déesses se sont réparties les provinces du monde, Junon choisit l'Espagne, Bellone la France, Proserpine l'Angleterre, Cérès la Sicile, Vénus, Chypre, et Minerve l'Italie. C'est ici que les belles lettres fleurissent, aidées de la langue la plus douce, abondante et éloquente. C'est pour cette raison que, lors de cette célèbre

²¹ Voir notre ouvrage *Estudios de poesía translingüe : versos italianos de poetas españoles desde la Edad Media hasta el Barroco*, Zaragoza, Pórtico, Hispanica Helvetica, n° 9, 1997.

²² « *Seréis gente de gobierno, mandaréis el mundo a ambas manos* ». Baltasar Gracián, *El Criticón*, II, 8, Carlos Vaíllo (éd.), Barcelone, Biblioteca Universal del Círculo de lectores, 2000, p. 511. Il s'agit de la traduction française de Benito Pelegrín, *Le Criticon*, Paris, Seuil, 2008, p. 268.

comédie qui fut représentée à Rome au sujet de la chute de nos premiers parents, on avait introduit les personnages de façon amusante, en faisant parler Dieu le Père en allemand, Adam en italien (*lo mio signore*), Ève, en français (*ui, Monsiur*) et le diable en espagnol, plein de blasphèmes et de provocations²³.

Ensuite, Gracián compose une allégorie de l'Italie en tant que reine d'Europe dont les différentes régions forment son service :

L'Italie est située au milieu des provinces d'Europe, étant couronnée comme reine, et elle est traitée comme elle le mérite. Car Gênes lui fait office de trésorière, la Sicile de garde-manger, la Lombardie d'échanson, Naples de maître de cérémonie, Florence de sommelière, le Latium de majordome, Venise de gouvernante, Modène, Mantoue, Lucques et Parme de ménines, et Rome de duègne²⁴.

Et il ajoute cette remarque qui peut paraître étonnante de la part d'un Espagnol : « Si seulement les Indes étaient tombées entre les mains des Italiens, ils les auraient réussies ! »²⁵.

4. Les Français

Comme pour les Portugais, les idées reçues se référant aux Français procèdent, en premier lieu, des métiers qu'ils exerçaient dans la péninsule Ibérique : aiguiseurs et serruriers, porteurs d'eau, chanteurs, marionnettistes, colporteurs et mendiants. Le sobriquet péjoratif de *gabacho* est bien connu :

²³ « *Ella (o sea : Italia) es la política madre de las buenas artes, que todas están en su mayor punto y estimación [...] Por eso, sin duda, dijeron que, cuando las diosas se repartieron las provincias del mundo, Juno escogió la España, Belona la Francia, Proserpina a Inglaterra, Ceres a Sicilia, Venus a Chipre y Minerva a Italia. Allí florecen las buenas letras, ayudadas de la más suave, copiosa y elocuente lengua. Que aun por eso en aquella plausible comedia, que se representó en Roma, de la caída de nuestros primeros padres, se introducían donosamente los personajes, hablando el padre eterno en alemán, Adán en italiano : Lo mio signore ; Eva en francés : ui, Monsiur, y el diablo en español, echando votos y retos* ». Baltasar Gracián, *El Criticón*, III, 9, *op. cit.*, p. 864, d'après ici la traduction de Benito Pelegrín, *op. cit.*, p. 432.

²⁴ « *Está Italia en medio de las provincias de la Europa, coronada de todas como reina, y trátase como tal. Porque Génova le sirve de tesorera, Sicilia de despensera, la Lombardía de copera, Nápoles de maestresala, Florencia de camarera, el Lacio de mayordomo, Venecia de aya, Módena, Mantua, Luca y Parma, de meninas, y Roma de dueña* ». *Ibid.*, p. 864. Ce passage n'est pas traduit dans l'édition française.

²⁵ « *Pero si en manos de italianos hubieran dado las Indias, ¡cómo que las hubieran logrado !* ». *Ibid.*, p. 864, d'après la traduction de Benito Pelegrín, *op. cit.*, p. 432.

il s'agit d'un mot issu de l'occitan *gavach*, qui désigne un montagnard rustre, mais dont le sens primitif était celui de « bec d'oiseau » et, par association, de « goitre », étant donné la fréquence de cette déformation anatomique, due au manque de iode, parmi les montagnards de ces zones septentrionales²⁶. Quant aux jugements que portaient les Espagnols sur les Français de cette époque, il faut prendre en compte la situation politique, marquée par une rivalité séculaire, qui en faisait de véritables « ennemis intimes ». Le pseudo-médecin Carlos García avait publié, au début du XVII^e siècle un ouvrage intitulé : *La Oposición y la conjunción de los dos grandes luminaires de la tierra*, plus connu comme *La Antipatía de españoles y franceses*. D'après cette œuvre, le premier défaut des Français consiste précisément dans leur pratique des métiers manuels. Ceci est bien compréhensible d'après la mentalité espagnole de l'époque, selon laquelle celui qui travaille de ses mains est avant tout un *pechero*, soumis au paiement de l'impôt et, partant, exclu de la noblesse. Rappelons le portrait de l'écuyer dans le troisième traité du *Lazarillo de Tormes* (1554). Plus tard, avec Gracián, ce « défaut » devient plus grave, car il se transforme en convoitise. Un autre défaut que les Espagnols reprochaient aux Français était leur goût du vin, à tel point que le gentilice *francés* était devenu un synonyme d'ivrogne. On critique aussi leur accoutrement. En revanche, une qualité qu'on reconnaît aux Français est la courtoisie, la galanterie. Un autre aspect critiqué du caractère français était leur prétendue légèreté, face à la gravité espagnole, comme l'affirme Carlos García :

Il n'y a pas un seul Espagnol pour qui la simplicité, l'affabilité et la bonne humeur des Français n'apparaissent comme de la bassesse, du mépris, du déshonneur, un manque d'autorité et presque de la folie²⁷.

De même, les Français se caractérisaient aux yeux des Espagnols par leur inconstance et leur volubilité, selon l'adage, repris par Machiavel qui

²⁶ Consulter Joan Corominas, *Breve diccionario etimológico de la lengua castellana*, Madrid, Gredos, 1973, s.v.

²⁷ « *No hay español a quien la llaneza, alegría, afabilidad y buen humor de los franceses no parezca bajeza, menosprecio, deshonra, poca autoridad y casi locura* ». Carlos García, *La Oposición y la conjunción de los dos grandes luminaires de la tierra*, cité par Miguel Herrero García, *op. cit.*, p. 407. Déjà chez Dante la vanité française était critiquée : « *Io dissi al poeta : "¿Or fu già mai / gente sí vana come la sanese ? / Certo non la francesca sí d'assai"* ». Dante, *Divina commedia*, *Inferno*, XXIX 121-123 : « Et je dis au poète : "Or fut-il onques / si vaine gent comme celle de Siennne ? / certes, non la françoise, et tant s'en faut !" », dans *Œuvres complètes*, tr. André Pézard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1965, p. 1074.

l'attribue à Tite Live : « Les Français, au premier élan, sont plus que des hommes, mais après, moins que des femmes »²⁸.

Calderón serait le seul à véhiculer une idée positive sur les Français, en valorisant leur goût pour les voyages. Toutefois, l'aspect le plus récurrent se basait sur l'inimitié et l'incompatibilité absolue entre les deux peuples, comme le dit, avec amusement, le pseudo-docteur García :

J'ai eu mille fois envie de demander aux sages-femmes par quel côté sortent les Français du ventre de leurs mères. Car, à en juger par l'incompatibilité absolue entre eux et les Espagnols, je tiens pour impossible qu'ils naissent tous de la même manière. Ce contraste est tel et tellement exacerbé que, pour définir un Français, la meilleure manière est de dire qu'il est un Espagnol à l'envers : car, là où s'arrête l'Espagnol, commence le Français²⁹.

5. Les Flamands

L'opinion des Espagnols à propos des Flamands doit être considérée en distinguant deux étapes : celle qui précède l'arrivée des Habsbourg sur le trône d'Espagne, plutôt positive, et celle de l'époque des guerres de religion, qui finirent par changer l'image des Flandres et de ses habitants. La perception plutôt positive de la première période est résumée par l'expression *No hay más Flandes*, utilisée pour exalter l'excellence de quelque chose ; pour la deuxième, on peut reproduire le jugement de Quevedo, lorsqu'il reprend cette même expression mais en lui donnant un sens opposé :

Ceux qui, en discutant joyeusement, disent : *No hay más Flandes*, pour rehausser la bonté des quelque chose, nous les condamnons au silence en présence de leur frère aîné et de toute la fratrie, car jusqu'à présent nous

²⁸ « *Los franceses, al primer ímpetu, son más que hombres y después menos que mujeres* ». Melchor de Santa Cruz, *op. cit.*, p. 68. Niccolò Machiavelli, *Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio*, (1531), III, 36 : « *Le cagioni perché i Franciosi siano stati e siano ancora giudicati nelle zuffe, da principio più che uomini, e dipoi meno che femine* ». N. Machiavelli, *Tutte le opere*, F. Flora et C. Cordiè (éd.), Milano, Mondadori, 1949, p. 424. À noter qu'il s'agit du titre du chapitre.

²⁹ « *Mil veces he tenido tentación de pedir a las parteras de cual suerte salen del vientre de su madre los franceses. Porque según la contrariedad que veo entre ellos y los españoles, tengo por imposible que nazcan todos de una mesma manera. Esta contrariedad es tanta y tan del todo extremada, que para definir un francés no hay remedio más propio y cabal que decir que es un español al revés : pues allí acaba el español, donde el francés comienza* ». Carlos García, *La Oposición*, cité par Miguel Herrero García, *op. cit.*, p. 411.

n'avons rien vu, en provenance de ces Etats, qui puisse nous réjouir, bien au contraire : des yeux arrachés, éborgnés, ou des bras cassés ou tordus³⁰.

L'apparence physique des Flamands avait également attiré les Espagnols. La peau blanche et les cheveux blonds, au-delà de leur attractivité, avaient aussi une valeur psychologique laissant supposer un caractère froid et flegmatique. L'acception courante actuelle de *flamenco*, associée à la musique, à la danse et au chant des gitans andalous (le *cante jondo*), n'existait pas encore à cette époque, et ne figure pas encore dans la première édition du dictionnaire académique (le *Diccionario de Autoridades* de 1723) : elle n'apparaît qu'en 1870, d'après Corominas, en suivant des chemins sémantiques assez tortueux. En effet, l'apparence physique décrite précédemment s'appliqua notamment aux femmes : le teint clair de leur peau fut associé à un aspect provoquant, comme celui des gitanes. Les marchands flamands qui venaient en Espagne avaient la réputation d'ivrognes et de coureurs de jupons. Leur amour du vin en fit de très appréciés goûteurs, quoique ce qui domine est leur réputation de buveurs redoutables, comme le prouve cette anecdote burlesque :

Se trouvant à la cour de l'Empereur Charles v à Tolède, un Flamand entra un soir dans une taverne et but cinq *azumbres* (environ dix litres) de vin, puis s'endormit. En se réveillant le jour suivant, la tavernière lui demanda de payer les six *azumbres* qu'elle lui avait servis. Ce à quoi, le Flamand répliqua qu'il n'en avait bu que cinq, en disant : « Mon estomac n'a de la place que pour cinq *azumbres* ». La tavernière lui répondit : « Vous dites vrai ; mais de ce vin, comme il est bon, une *azumbre* est montée à la tête, et avec les cinq du ventre, cela en fait six ». Le Flamand lui répondit : « Tu as dit vrai »³¹.

6. Les Hollandais

Contrairement aux Flandres, une province espagnole après tout, l'opinion des Espagnols envers leurs voisins hollandais était beaucoup plus négative,

³⁰ « *Los que estando en alguna conversación de regocijo, dicen : No hay más Flandes, por encarecimiento de gusto, les condenamos a que sean desdichos en presencia del hermano mayor y hermandad, pues hasta ahora no hemos visto de aquellos estados cosas de entretenimiento, sino ojos sacados, tuertos, o brazos quebrados y piernas* ». Francisco de Quevedo, *Obras satíricas y festivas*, Madrid, Clásicos Castellanos, LVI, 1948, p. 40.

³¹ « *Estando la corte del Emperador Carlos V en Toledo, un flamenco entró una tarde en una taberna, y bebió cinco azumbres de vino, y quedóse dormido. Y despertando otro día, pidió la tabernera que le pagase seis azumbres de vino que le había dado. Él porfiaba que no eran más de cinco, diciendo : "Mi tripa no hace más de cinco azumbres". Dijo la tabernera : "Verdad decís ; mas este vino, como es bueno, subióse una azumbre a la cabeza, y cinco del vientre, son seis". El flamenco respondió : "Tú has dicho la razón" ».* Melchor de Santa Cruz, *Floresta española*, p. 189-190.

surtout en raison de leur adhésion à la confession luthérienne. Dans des pages de son *Hora de todos*, Quevedo exprime le sentiment commun des ses compatriotes à propos des Hollandais, qui se résume à un grand ressentiment du fait de leur rébellion contre les Espagnols souverains, grâce aux machinations de la France et de l'Angleterre. Toutefois, les Hollandais avaient aussi la réputation d'être des pirates, très redoutés par les flottilles espagnoles de retour des Indes. On les affubla même du surnom de *pechelingües*, mot d'origine obscure apparaissant encore dans la dernière édition du dictionnaire académique, avec le sens de « pirates de mer ». Au XIX^e siècle, l'érudit et écrivain espagnol Juan Eugenio Hartzenbusch avait émis l'hypothèse qu'il s'agissait de la déformation de l'expression « speak english », quoique d'autres spécialistes aient avancé d'autres explications³². Il est certain qu'il s'agissait d'un terme péjoratif. Les témoignages faisant état de leur condition d'hérétiques et de luthériens sont légion, comme en témoigne cette anecdote fournie par Barrionuevo dans ses *Avisos*, datée du 6 septembre de 1656 :

Un neveu de l'ambassadeur de Hollande vient à Tolède pour visiter la ville. Il arriva souffrant de la grande chaleur [...] et le médecin lui dit de prendre ses dispositions, car il allait mourir. Il dit qu'il voulait faire son testament. Le notaire arriva. Il avait déjà rempli l'en-tête du document, comme il est de coutume, avec la formule : « Au nom de Dieu et de tous ses saints, etc. » Le malade lui dit qu'il ne voulait rien entendre de tout cela et lui demanda de tout effacer, car il était luthérien, et ne croyait pas en l'intercession des saints ni dans la Mère de Dieu ; qu'il avait un laissez-passer du roi qui lui permettait de vivre selon sa religion et que c'est dans celle-ci qu'il voulait mourir. Le notaire alla rendre compte de tout cela à l'Inquisition, qui envoya instamment quelqu'un au fait des idées modernes pour qu'il parvienne à le convaincre. Ce fut peine perdue. Il ordonna au notaire qu'il fasse faire son testament au malade comme il le souhaitait. Il le fit de cette manière : il ordonna que l'on répartisse 6.000 ducats parmi les pauvres qui n'étaient pas catholiques, membres du clergé, moines ou sœurs. Il mourut. Le diable emporta son âme, et les serviteurs enterrèrent son corps dans le jardin des Carmes déchaux. C'est la pure vérité³³.

³² Notamment celle qui fait dériver le mot d'un port hollandais prononcé en espagnol Flesinga (Vlissingen) et du gentilé de ses habitants (*frejelinges*) qui aurait donné *pechelingüe* ou *pichelingüe*. Que soit ici remerciée Lise Segas pour ces informations.

³³ « Fue a Toledo un sobrino del embajador de Holanda a ver aquella ciudad. Llegó muy acalorado [...] díjole el médico que dispusiese sus cosas, porque se moría. Dijo que quería hacer testamento. Vino el escribano. Trajo hecha la cabeza de él, como se acostumbra : “En el nombre de Dios Padre y de todos sus santos, etc. Díjole el enfermo que él no decía nada de aquello ; que lo borrarse, porque él era luterano, y que no creía en la intercesión de los Santos ni Madre de Dios ; que tenía pasaporte del Rey para vivir en su ley ; que en ella

Il existe toutefois aussi des textes, dont certains *avisos* de Barrionuevo qui, au contraire, se plaignent de la perte d'Espagnols suspectés de judaïser et qui avaient trouvé refuge en Hollande, un pays « où l'on ne fait pas tant de scrupules comme ici » (29 avril 1656)³⁴.

7. Les Anglais

Les Anglais étaient, pour les Espagnols de l'époque, avant tout des marchands de tissus, comme la célèbre « toile de Londres » (*pañó de Londres*) citée par plusieurs auteurs comme un article de grande qualité. Comme les Hollandais, les Anglais avaient aussi la réputation de redoutables pirates et, partant, de constituer un obstacle sérieux à la navigation espagnole. Dans la *Dragoneta*, œuvre de jeunesse de Lope de Vega (1598), se trouve un portrait du plus connu des pirates anglais, le célèbre Francis Drake. Ils étaient eux aussi, comme les Hollandais, traités d'hérétiques. On n'insiste pas, dans les textes littéraires, sur les différences doctrinales, mais plutôt sur la persécution cruelle dont ont été victimes les catholiques. Si la *comedia* de Calderón, *La Cisma de Inglaterra* est bien connue, ce n'est peut-être pas le cas d'une biographie de Thomas More rédigée par celui qui est plus connu pour ses œuvres poétiques, le Sévillan Fernando de Herrera, auteur des célèbres *Anotaciones* (1580) à l'œuvre poétique de Garcilaso de la Vega. En 1591, il publia à Séville la *Vida y muerte de Tomás Moro*, grand ami d'Érasme qui fut exécuté par le roi Henry VIII le 6 juillet 1535 pour son refus de cautionner le schisme anglican. L'Angleterre est aussi connue, dans les lettres espagnoles du Siècle d'Or grâce à la *novela ejemplar* de Cervantès *La Española inglesa* (1613). Comme c'est souvent le cas, l'auteur du *Quichotte* montre son attitude anticonformiste, car il présente une famille anglaise formée de bons catholiques. Ce fut avant tout sur la reine Élisabeth I^{ère}, qui fit décapiter sa rivale catholique Marie Stuart le 8 février 1587, que toutes les flèches espagnoles se concentrèrent, surtout après la défaite catastrophique de la *Invencible armada* espagnole en 1588. Il faut signaler que Góngora s'était servi d'un vers de Pétrarque, demeuré en italien,

había de morir. Fue el escribano a dar cuenta a la Inquisición, que envió luego el más moderno a que procurase si podía reducirle. Cansóse en vano. Ordenó al escribano volviése a hacer el testamento como el enfermo quisiese. Hízolo así : mandó se repartiessen 6.000 ducados entre pobres que no fuesen católicos, clérigos, frailes ni monjas. Murió. El alma se la llevó el diablo, y con el cuerpo dieron sus criados en la huerta de los Carmelitas descalzos. Es cierto como lo cuento ». Jerónimo de Barrionuevo, *Avisos del Madrid de los Austrias y otras noticias*, José María Díez Borque (éd.), Madrid, Comunidad de Madrid, 1996, p. 145.

³⁴ « [...] donde no se escrupulea tanto como por acá ». Cité par Miguel Herrero García, *op. cit.*, p. 450.

faisant référence à la ville d'Avignon comme nouvelle Babylone, pour l'appliquer à l'Angleterre, notamment à la reine Élisabeth : Oh reine maladroite, non pas reine, mais louve / libidineuse et sauvage / *Fiamma dal ciel su le tue trezze piova* » (« que les flammes du ciel retombent sur tes tresses comme une pluie » : c'est le vers de Pétrarque)³⁵. Le maintien de langue italienne d'origine ne fait qu'accroître la force de la malédiction, puisqu'elle représente la langue poétique par excellence et permet de faire un lien avec la « vraie » papauté romaine, que Pétrarque appelait de ses vœux et qu'Élisabeth avait reniée. L'association entre la Babylone de l'antiquité et l'Angleterre actuelle était ainsi d'autant plus marquée. C'est de cette « apostasie » des Anglais que proviennent la plupart des idées reçues, négatives, à propos du caractère et de la moralité de ce peuple, taxé d'inconstant, vain et présomptueux. Lorsque les Portugais s'allient aux Anglais, les deux peuples sont associés dans un même désaveu moral, résumé dans cette phrase de Barrionuevo : « Le proverbe dit : "Putes et maquereaux, même en grande dispute, finissent toujours par se réconcilier". Il en va de même avec les Anglais et les Portugais »³⁶.

8. Les Irlandais³⁷

À cause de leur fidélité au magistère de Rome, les Irlandais étaient considérés, à certains égards, comme l'opposé des Anglais. Dans les collèges et universités espagnols on accueillait un grand nombre d'Irlandais, et ils y étaient bien traités, comme victimes de la persécution des « hérétiques » anglais. En raison de leur pauvreté, on créa le personnage stéréotypé du mendiant irlandais, ayant à charge une famille nombreuse, d'où sa fécondité légendaire. Il est significatif que les quelques Irlandais apparaissant dans les textes littéraires de l'époque baragouinent parfois l'espagnol, notamment dans certains *entremeses*³⁸. C'est le signe de leur intégration *in fieri* et de la bonne humeur avec laquelle on les considérait. Il va de soi qu'aucun Anglais ne partage ce rôle.

³⁵ « *Oh reina torpe, reina no, mas loba / libidinosa y fiera / Fiamma dal ciel su le tue trezze piova* ». Il s'agit des vers 49-51 de la chanson « *Levanta, España, tu famosa diestra* » (1558) de Luis de Góngora, *Obras completas*, Juan et Isabel Millé y Giménez (éd.), Madrid, Aguilar, 1966, p. 569.

³⁶ « *Dice el refrán que putas y rufianes, aunque riñan, presto se vuelven a concertar. Lo mismo han hecho ingleses y portuguesas* ». *Avisos*, 22 de septembre de 1655, cité par Miguel Herrero García, *op. cit.*, p. 488.

³⁷ Ofelia Rey Castelao, « La imagen de los irlandeses en la España moderna : tópicos y paradojas », dans David González Cruz (éd.), *Pueblos indígenas*, *op. cit.* p. 37-53.

³⁸ Consulter notamment de Jerónimo Cáncer Velasco son *Entremés de las lenguas* (1691) et de Felipe Sicardo sa *comedia, El apóstol de Salamanca* (1678).

9. Les Allemands

Trois caractéristiques constituent le fond commun et topique du jugement des Espagnols sur les Allemands : leur condition de luthériens, celle de buveurs redoutables, et celle de non moins redoutables soldats. Ce dernier trait de caractère fait émerger aussi des qualités, comme le courage et la fermeté, notamment dans les batailles. Quant à leur adhésion à la réforme luthérienne, elle joua un rôle dans un terrain spécifiquement littéraire dans l'Espagne du Siècle d'Or, notamment dans la célèbre controverse qui opposa les *conceptistas* aux *culteranos*, les premiers étant des partisans d'une écriture ingénieuse, mais accessible, alors que leurs adversaires prônaient, en suivant le style de Góngora, le recours à l'obscurité de l'écriture poétique, truffée d'allusions savantes à la mythologie et qui se fondait sur l'utilisation considérée comme abusive de l'hyperbate, une figure syntaxique censée reproduire l'ordre de la phrase latine. Il semble bien que l'étiquette de *culteranos*, dont ces derniers furent affublés par leurs ennemis, soit un néologisme forgé à partir de l'adjectif *luterano*, en faisant ainsi de cette esthétique une sorte d'hérésie littéraire. Le récit de la rencontre entre Sancho et don Quichotte avec des pèlerins mendiants, dans la deuxième partie du roman (II, 54), présente les Allemands, quoique de façon indirecte. Ces « faux pèlerins » prononcent même quelques mots allemands (*guelte, guelte !*). Il se trouve que l'un d'entre eux n'est autre que le *morisco* Ricote, voisin de Sancho, qui s'est déguisé en pèlerin allemand pour pouvoir revenir, *incognito*, dans sa patrie, malgré l'expulsion promulguée par Philippe III en 1609. Ce qui est intéressant pour notre discours est la description que Ricote fait à son ami Sancho de l'Allemagne et des Allemands :

J'arrivai en Allemagne, et il me sembla que là-bas je pouvais vivre avec davantage de liberté, car ses habitants ne sont pas aussi regardants : chacun vit comme il l'entend, car dans la plus grande partie du pays on jouit de la liberté de conscience³⁹.

Il s'agit d'une appréciation sans doute positive, quoique mise dans la bouche d'un *morisco*, donc toujours sujette à caution (n'oublions pas que le roman est censé être composé par l'un d'entre eux, Cide Hamete Benengeli, que le narrateur critique parfois, en le traitant de menteur, comme tous ceux de sa

³⁹ « Llegué a Alemania, y allí me pareció que se podía vivir con más libertad, porque sus habitadores no miran en muchas delicadezas : cada uno vive como quiere, porque en la mayor parte della se vive con libertad de conciencia ». Miguel de Cervantes, *Don Quijote de la Mancha*, Alberto Blecua (éd.), Madrid, Austral, 2007, II, 54, p. 1171.

nation, ce qui constitue une autre idée reçue). Il s'agit, on le voit bien, encore une fois de la fameuse ironie cervantine, typique de son écriture qui communique par allusion, plus par le non-dit que par ce qui est affirmé. Pour cette raison l'on peut ne pas partager le jugement très négatif qu'émet Herrero García à ce propos, car, d'après lui, cet épisode du *Quichotte* est représentatif de l'attitude cervantine concernant les *moriscos* lesquels, « furent les seuls êtres humains qu'il haït et maltraita »⁴⁰.

10. Les Turcs

Les Turcs étaient assimilés aux Maures et leur condition de musulmans les disqualifiait inexorablement aux yeux des Espagnols. On leur attribua donc, logiquement, toute une série de défauts et de vices : ils étaient menteurs, lascifs, sodomites, superstitieux, paresseux, avares, avides, gloutons, voleurs, etc. Certains textes établissent une distinction entre Turcs et Maures : les premiers représentaient l'aristocratie, et les deuxièmes, les classes plébéiennes. « Je suis chevalier ; / je suis Turc et non pas Maure », dit un personnage d'une *comedia* de Fernando de Zárate, *La Palabra vengada*, publiée en 1678. Quant à leur propension au mensonge, on connaît tout le parti que Cervantès en tire en créant la figure de Cide Hamete Benengeli, ce qui lui permet de rejeter la responsabilité de ses affirmations sur un auteur *morisco*, dont la vérité peut sans cesse être remise en question : le lecteur est ici invité à faire bon usage de son libre arbitre, en devenant un lecteur actif.

11. Les Genevois

La présence des Genevois dans cette liste peut paraître quelque peu surprenante. Néanmoins, c'est une façon d'introduire une nuance parmi les différentes « hérésies » à l'époque de la Contre-Réforme. Toutefois, leur calvinisme n'est pas traité d'un point de vue doctrinal, et les Genevois partagent leur condition d'« hérétiques » avec les luthériens allemands. Il est possible que la présence de Genève, dans les textes de cette époque, ait joué un rôle pratique, en permettant de désigner facilement la capitale des ennemis des catholiques, en faisant de Genève la Rome des protestants. Dans le traitement des Genevois, on insiste plus particulièrement sur leur condition de libertins, associée à une certaine anarchie et confusion entourant le gouvernement de cette lointaine république, et entraînant une corruption intellectuelle, sociale, religieuse et civile. Il s'agit là de jugements très

⁴⁰ « [...] *los únicos seres que [Cervantes] odió y maltrató* ». Miguel Herrero García, *op. cit.*, p. 509.

approximatifs et à l'emporte-pièce, comme en témoigne l'injure *caballo de Ginebra* (« cheval de Genève ») qu'utilise Cervantès dans son *entremés La Guarda cuidadosa* (1615), en l'attribuant au sacristain, comme réponse à son rival amoureux, le soldat, qui l'avait taxé de « sous-sacristain de Satan ». On n'a pas trouvé, à ce jour, de textes littéraires faisant allusion à la figure du médecin aragonais Miguel Servet, qui s'était établi à Genève et fut brûlé vif par Calvin le 27 octobre 1553 à cause de son opposition doctrinale au chef indiscutable du protestantisme genevois⁴¹.

12. Les nouveaux chrétiens

Après les expulsions de 1492 et de 1609, en théorie tous les Juifs et les Musulmans demeurés en Péninsule devaient s'être convertis au christianisme. Ce sont les Judéo-convers et les *moriscos*. En réalité, comme il est bien connu, beaucoup d'entre eux continuaient à professer leur religion dans le secret. C'est ceux qu'on nomme les « marranes »⁴², ou « crypto-juifs ».

12.1 Les Moriscos

Le traitement de la figure du *morisco*, bien avant le décret d'expulsion de 1609, est totalement imprégné des préjugés accumulés autour de la population musulmane, descendante des Maures qui avaient régné sur une grande partie de la péninsule Ibérique pendant sept siècles. On critique les interdits alimentaires, le ritualisme. On leur attribue toute sorte de crimes sociaux et politiques. Cette image négative, fondée en grande partie sur la différence religieuse, est aussi confortée par les métiers, humbles, exercés par les *moriscos*, contrairement aux judéo-convers. Quant à la critique des prohibitions alimentaires, les auteurs du Siècle d'Or en tirent un grand parti, car cela leur assurait un effet comique entrant en bonne part dans le succès d'une œuvre, notamment dans le genre dramatique. On peut citer au moins une anecdote burlesque, toujours tirée de la *Floresta* de Santa Cruz, mettant en scène un « nouveau chrétien », et qui a donc l'avantage de pouvoir s'appliquer aussi bien à un *morisco* qu'à un Judéo-convers :

⁴¹ Sur la figure et l'œuvre de Miguel Servet, voir Francisco Sánchez-Blanco, *El Pensamiento filosófico de Miguel Servet*, Villanueva de Sijera, Instituto de Estudios Sijenenses « Miguel Servet », 1978. Pour l'époque moderne : Antón Castro, « El sabio de Sijena en la literatura y las artes », p. 82-90, dans *Miguel Servet : los valores de un hereje*, ouvrage collectif publié par le *Heraldo* de Aragón (page consultée le 09 mai 2013) : http://www.heraldo.es/uploads/documentos/documentos_libroservet_75256679.pdf

⁴² Sur l'histoire de cette dénomination péjorative, lire l'étude classique d'Arturo Farinelli, *Marrano. Storia di un vituperio*, Genève, Olschki, 1925.

Un hidalgo invita chez lui un nouveau chrétien, et on servit des abats de porc, bien cuits. L'invité, en soupçonnant ce que cela pouvait être, dit : « Monsieur, je vous supplie de me dire quel est ce plat ». L'hidalgo répondit : « C'est de la rate (*pajarilla*, litt. "petit oiseau") de porc ». Le nouveau chrétien, en posant ces mains sur la viande, dit, en levant les yeux au ciel : « Oh, si seulement Dieu pouvait la faire s'envoler ! »⁴³.

Quant au ritualisme, le rite le plus fréquemment cité et critiqué est celui de la circoncision (la *retajadura*). Là encore, les histoires drôles ne manquent pas, comme celle qui suit, jouant sur les différentes acceptions du mot *capa* (la cape d'un noble), dont on exploite la valeur métaphorique des dérivés *capote* (la cape d'un paysan) et *capirote*, en allusion au prépuce, dont le *morisco* était dépourvu du fait de la circoncision :

Quelqu'un disait, à propos d'une femme qui s'était mariée trois fois, qu'elle avait profité de la *capa*, du *capote*, et du *capirote*, car le premier était un hidalgo, le deuxième un paysan, et le troisième un nouveau chrétien⁴⁴.

Dans le même registre, on peut aussi citer une histoire drôle très répandue à cette époque, à tel point qu'elle figure dans le premier dictionnaire de la langue espagnole, le *Tesoro* (1611) de Covarrubias) et qui s'appuie sur l'équivoque du terme *capirote*, désignant le chaperon en fauconnerie :

Un châtré (*capón*) et un nouveau chrétien se lançaient des piques (*motejaronse*). Ce dernier dit à l'autre : « Comment se porte votre oiseau sans clochettes ? » Et celui-ci lui répondit du tac au tac : « Comme le vôtre sans chaperon », le taxant de la sorte de circoncis⁴⁵.

Toutefois, on peut aussi citer un texte prenant la défense des *Moriscos*, ce qui était assez rare et mérite d'être ici mentionné. Il s'agit d'un ouvrage, cité par Herrero García, composé par Martín de Vizcay, intitulé *Derecho de*

⁴³ « *Convidó un hidalgo a un cristiano nuevo, y pusieron a la mesa menudo de puerco bien guisado. Sospe chando el convidado lo que podía ser, dijo: "Señor, suplico a V. Merced me diga qué manjar es éste". Respondió: "Es una pajarilla de puerco". El cristiano nuevo, puestos las manos, dijo, mirando al cielo: "Oh, si pluguiese a Dios que volase!"* ». Melchor de Santa Cruz, *op. cit.*, p. 206.

⁴⁴ « *Decía uno por una mujer que se había casado tres veces, que había gozado de capa, capote y capirote, porque el primero era hidalgo, y el segundo labrador, y el tercero cristiano nuevo* ». *Ibid.* p. 172-173.

⁴⁵ « *Motejáronse un capón y un confesso ; éste le dixo : "¿Cómo le va a su pájaro de V. M. sin cascaveles ?" El capón respondió : "Como al suyo sin capirote", motejándole de retajado* ». Sebastián de Covarrubias, *Tesoro*, s.v. *capirote*.

naturaleza que los naturales de la Merindad de San Juan del Pie del Puerto tienen el los Reinos de la Corona de Castilla (1621) :

Un certain personnage, soit qu'il fut jaloux, soit peu expérimenté, injuriait les uns à cause de leur peur, les autres pour leur confusion, et blâmait l'affront de tous, en croyant diminuer les forces de l'ennemi. Un autre lui répliqua : « À quoi bon tant d'outrages ? Vainqueurs et vaincus, ils sont tous Espagnols ». C'est la pure vérité : depuis huit cent ans, ceux qui sont nés et ont grandi à Grenade, de par leur ingéniosité, leur ruse, leur force et leur rigueur, ne peuvent pas être tenus pour des Arabes, mais pour des Espagnols très purs, différant seulement par la religion⁴⁶.

12.2 Les Judéo-convers

Les textes littéraires du Siècle d'Or espagnol considèrent avec beaucoup de sévérité les Judéo-convers, car ils sont constamment soupçonnés de judaïser en secret. On justifie le bien-fondé de leur expulsion, on les accuse de déicides, d'attendre vainement le Messie, on critique les ritualismes antichrétiens, leur avarice désordonnée et certains traits de leur visage. Il existe des petites anecdotes facétieuses pour chacune de ces idées reçues, en commençant par l'accusation de déicide :

Un nouveau chrétien voulant lancer une pique à un cavalier, qui montait son cheval très en arrière, lui dit : « Mon ami, pourquoi tu montes aussi près des hanches ? », ce à quoi l'autre répondit avec beaucoup de repartie : « Pour ne pas le tuer sur le garrot (*la cruz*, "la croix"), ce qui t'importerait bien peu »⁴⁷.

On trouve aussi des exemples de ce même registre dans le genre dramatique, comme dans cet *entremés* de Quiñones de Benavente : « J'ai acheté cette

⁴⁶ « *Cierto personaje, o de celoso, o de inexperto, baldonaba mucho el miedo de los unos, la confusión de los otros, la afrenta de todos, deshaciendo las fuerzas del enemigo. Replico el otro : "¿A qué fin tanto ultraje ? Tan españoles son los vencedores como los vencidos". Digo la pura verdad, que en ochocientos años los nacidos y criado en Granada, en el ingenio, en el ardid, en las fuerzas y rigor no se podían reputar por Alárabes, sino por finísimos españoles, solo diferentes en la religión* ». Martín de Vizcay, *Derecho de naturaleza que los naturales de la Merindad de San Juan del Pie del Puerto tienen el los Reinos de la Corona de Castilla*, Zaragoza, 1621, cité par Miguel Herrero García, *op. cit.*, p. 596.

⁴⁷ « *Queriendo un cristiano nuevo motejar a uno, que iba caballero en un rocín, muy al cabo, le dijo : "Compañero, ¿para qué subís tan a las ancas ?" A que con agudeza respondió : "Por no matarle en la cruz, de lo que tu hicieras poco caso"* ». Melchor de de Santa Cruz, *Floresta*, p. 210.

statue d'un *Ecce-homo*. – Combien l'as-tu payée ? – Douze réaux. – Quelle escroquerie, quel affront ! Avoir acheté pour douze ce qui en vaut trente »⁴⁸.

Quant au vain espoir du Messie, il convient de citer un fragment du toujours redoutable et redouté Quevedo, tiré de sa célèbre *Hora de todos*, qui finit par taxer tous les Juifs d'athées, en jouant sur le double sens du verbe *esperar* (« espérer » et « attendre ») :

Généralement, on nous considère têtus car nous attendons sans fin, et nous passons aux yeux des gens pour le peuple le plus désespéré de la vie [...]. La raison qu'on donne à cette obstination est que nous attendons depuis de longs siècles le Messie ; mais, en réalité, si nous ne l'avons pas reçu dans le Christ, ce n'est pas pour autant que nous l'attendons dans un autre. Le fait de toujours dire qu'il doit venir ne vient pas de ce que nous l'attendons et croyons en sa venue : c'est pour dissimuler par ces discours que nous sommes cet ignorant par lequel commence le psaume 13, et qui dit en son for intérieur : « Il n'y a pas de Dieu » [...] Voilà pourquoi nous disons toujours que nous attendons (*esperamos*) pour dissimuler que toujours nous désespérons (*desesperamos*)⁴⁹.

Dans le domaine de la critique au ritualisme, on joue souvent sur le respect du shabbat, comme chez Cervantès, dans sa célèbre nouvelle exemplaire *El Licenciado Vidriera* :

Étant sur le portail d'une église, il vit qu'un paysan, de ceux qui se vantent toujours d'être de vieux chrétiens, allait entrer, étant suivi par un autre, qui ne jouissait pas d'une aussi bonne réputation. Le bachelier donna de la voix, en

⁴⁸ « Una hechura compré de un Ecce-Homo. ¿Cuánto disteis por ella ? Doce reales. Esa es mohatra digna de una afrenta, comprar por doce lo que vale treinta ». Quiñones de Benavente, *Entremés de los alcaldes encontrados*, cité par Miguel Herrero García, *op. cit.*, p. 608.

⁴⁹ « Comúnmente nos tienen por los porfiados de la esperanza, sin fin, siendo en la censura de la verdad la gente más desesperada de la vida [...] La razón que dan de que somos tercos en esperanza perdurable es que aguardamos tantos siglos ha el Mesías ; empero nosotros ni le recibimos en Cristo ni le aguardamos en otro. El decir siempre que ha de venir no es porque le deseamos ni le creemos : es por disimular con estas largas que somos aquel ignorante que empieza el salmo 13, diciendo en su corazón : “No hay Dios” [...] De manera que nosotros decimos que esperamos siempre por disimular que siempre desesperamos ». Francisco de Quevedo, *La Hora de todos y la fortuna con seso*, Luisa López Griguera (éd.), Madrid, Clásicos Castalia, 1975, p. 195. Il s'agit de la traduction française de Jean Bourg, Pierre Dupont et Pierre Genest, Francisco de Quevedo, *L'Heure de tous et la fortune raisonnable/La Hora de todos y la fortuna con seso*, Paris, Aubier, 1980, p. 315.

disant au paysan : « Attendez, Dominique (*Domingo* “dimanche”), laissez passer d’abord le samedi (*sábado*) »⁵⁰.

Chez Lucas Hidalgo, dans ses *Diálogos de apacible entretenimiento*, se trouve une autre allusion aux interdits alimentaires, notamment le lard. L’auteur essaie d’expliquer, de façon burlesque, l’origine de cet interdit :

Lorsque Dieu vit que les Juifs avaient dressé comme idole un veau et l’avaient adoré comme si elle était leur dieu, Il savait combien meilleur était un morceau de lard que dix veaux et que, s’Il leur avait permis de manger du lard, ils auraient cru qu’il n’y avait d’autre dieu au monde que le lard, et Il le leur enleva des griffes⁵¹.

L’avarice et la convoitise proverbiale des Juifs (qui a un précédent éclatant dans l’épisode de Rachel et Vidas dans le *Poema de Mio Cid*, composé vers 1140), sont stigmatisées dans ces répliques d’une *comedia* de Ruiz de Alarcón :

– Je te laisse la vie sauve, mais tu resteras attaché à ce poteau tordu jusqu’à ce que le Messie vienne te libérer. – Tu te montres bien cruel. Veux-tu que je sois la proie des loups affamés ? – Si seulement tous ceux qui professent ta loi l’étaient ! Il y aurait moins d’usuriers⁵².

La critique de la physionomie du Juif se concentrait essentiellement sur les proportions du nez, jugé démesuré. Innombrables sont les jeux de mots qui se basent sur cette caractéristique, parfois purement fantaisistes, comme lorsque Salas Barbadillo attribue une origine juive à Ovide, puisqu’il

⁵⁰ « *Estando en la puerta de una iglesia, vio que entraba un labrador de los que siempre blasonan de cristianos viejos, y detrás dél venía uno que no estaba en tan buena opinión como el primero, y el Licenciado dio grandes voces al labrador, diciendo : -Esperad, Domingo, a que pase el sábado* ». Miguel de Cervantes, *Novelas ejemplares*, Jorge García López (éd.), Barcelone, Crítica, 2001, p. 280.

⁵¹ « *Como Dios echase de ver que cuando levantaron por ídolo los judíos una ternera la habían reverenciado como si fuera su dios, sabía cuanto mejor era un torrezno que diez terneras, y que si les dejaba comer tocino, pensarían que no había otro dios en el mundo sino el tocino ; y ansí se lo quitó de las garras* ». Lucas Hidalgo, *Diálogos de apacible entretenimiento*, cité par Miguel Herrero García, *op. cit.* p. 617.

⁵² « *P. Ya os perdono / la vida ; mas quedareis / atado a este leño corvo / hasta que venga el Mesías / a libraros. S. Riguroso / te muestras. Quieres que sea / pasto aquí de hambrientos lobos ? / P. Ojala lo fueran cuantos / a tu ley viven devotos ! / Hubiera menos logrerros* ». Alarcón, *La Manganita de Melilla*, cité par Miguel Herrero García, *op. cit.* p. 626.

s'appelait Ovidio *Naso*... : « Ce poète au long nez, qui étant de sang latin, avait un nez d'Hébreu »⁵³.

Très connues sont les disputes poétiques entre Quevedo et son rival Góngora, qui avait un long nez, ce qui prêtait le flanc à l'accusation d'être Juif, ou au moins d'ascendance juive. En voici un exemple illustratif : « Ton nez est resté collé à ta bouche, et ta langue est devenue un mouchoir ; elle faisait résonner la lyre, maintenant la morve et la toux »⁵⁴. Encore Quevedo, cette fois-ci dans son roman picaresque *El Buscón* : « Il se trouve une récolte abondante de ces gens-là et de ceux qui ont des nez excessifs et, avec ça, ils n'en ont pas encore assez pour sentir le lard »⁵⁵.

Parfois, c'est l'apparence dans son ensemble qui peut dénoter l'origine juive, comme dans cette amusante anecdote présente dans la *Floresta* de Santa Cruz :

Quelqu'un qui se vantait d'être un vrai hidalgo sans l'être, donnait la main à un de ses fils ; passant devant la porte d'un nouveau chrétien, il le lui montra, en lui disant, à voix basse : « Mon fils, celui-ci c'est un Juif ». L'enfant lui répondit, en regardant le visage de son père : « Père, il vous ressemble »⁵⁶.

Il est assez troublant de constater la haine que les Espagnols de l'époque éprouvaient vis-à-vis des Juifs, considérés comme un corps étranger, une excroissance impossible à extirper. Ils étaient les « inconvertisibles » par excellence. Certains textes montrent une vraie férocité et un cynisme impressionnants. Ainsi dans cette anecdote de Santa Cruz :

Voyant des garçons, dont les parents n'étaient pas des hidalgos, sauter par-dessus des bûchers de paille, un écuyer dit à un autre : « On devrait répriman-

⁵³ « *Refiere Ovidio esta historia, / aquel narigudo ingenio, / que siendo en sangre latino / tuvo nariz en hebreo* ». Salas Barbadillo, *La Sabia Flora*, cité par Miguel Herrero García, *op. cit.* p. 631.

⁵⁴ « *Tu nariz se ha juntado con el os / y ya tu lengua pañizuelo es ; / sonaba a lira, suena a moco y tos* ». Francisco de Quevedo, *Poesía original*, José Manuel Blecaua (éd.), Barcelone, Planeta, 1990, « *Ten vergüenza purpúrate don Luis* », vv. 9-11, p. 1100.

⁵⁵ « *Hay muy grande cosecha de esta gente y de la que tiene sobradas narices y solo les faltan para oler tocino* ». Francisco de Quevedo, *El Buscón*, F. Lázaro Carreter (éd.), Salamanca, Ediciones de la Universidad de Salamanca, 1980, p. 61.

⁵⁶ « *Uno que se preciaba de muy hidalgo sin serlo, llevaba un hijo suyo de la mano ; y pasando por la puerta de un Christiano nuevo mostróselo, diciendo, con voz baja : "Hijo, aqueste es Judío". Respondió el niño, mirándole a la cara : "Padre, parece a vos"* ». Melchor de Santa Cruz, *Floresta española*, p. 296.

der ces jeunes-gens pour les bêtises qu'ils font ». L'autre répondit : « Laissez-les mijoter en attendant qu'ils grandissent »⁵⁷.

Et le simple fait de vendre le bois servant au bûcher des autodafés était considéré comme une attestation d'honneur de vieux chrétiens. Ainsi chez Matos Fragoso, en parlant d'un charbonnier des monts de Tolède : « Quant à sa condition de vieux chrétien, il n'a rien à envier au Roi lui-même, car il fait commerce de ce avec quoi on brûle les Juifs »⁵⁸.

13. Les Gitans⁵⁹

Les Gitans – autre peuple étranger vivant en Espagne à cette époque – menaient une forme de vie itinérante, qui les distinguait des autres communautés marginalisées. Le jugement des Espagnols sur ce peuple est très sévère, comme chez Covarrubias qui, dans son *Tesoro*, leur attribue une origine égyptienne, ce qui expliquerait leur nom, et dresse un portrait peu flatteur, largement partagé par ses compatriotes :

Quasi egitano, d'Egypte. Ce sont des gens perdus et vagabonds, inquiets, tricheurs [...] Il sont apparus de ce côté-ci de l'Europe vers l'an 1417 [...] Le peuple croit qu'ils sont venus d'Egypte, de la terre où la Vierge notre Dame se retira avec son Très Précieux Fils, sous l'ordre de l'Esprit Saint [...] Et, n'ayant pas voulu accueillir l'enfant pèlerin et sa Mère et Joseph, ils ont reçu la malédiction d'être des pèlerins de par le monde de génération en génération, sans avoir un endroit stable ni un toit permanent [...] Ils apprennent facilement la langue des provinces qu'ils traversent, et en connaissent beaucoup. Outre le fait qu'ils sont des voleurs manifestes, volant dans les campagnes et dans les lieux habités, certains d'entre eux sont sans doute des espions, et c'est la raison pour laquelle l'empereur Charles V ordonna de les exiler d'Allemagne, lors de la diète d'Augusta en 1549. En Espagne, on les châtie sévèrement, en envoyant les hommes aux galères, s'ils ne s'établissent pas de façon stable dans un lieu connu ; les femmes aussi sont de grandes voleuses et enchanteresses qui

⁵⁷ « *Saltando unos muchachos por encima de una hoguera de paja, cuyos padres no eran hidalgos, dijo un escudero a otro : "Por cierto que habían de castigar a estos muchachos por las travesuras que hacen". Respondió : "Dejadlos que se perdigan, para cuando sean grandes" »*. *Ibid.*, p. 295.

⁵⁸ « *Su abolengo / viene, si yo no me engaño, de los montes de Toledo / y del gran solar de Encina, / y en cuanto a cristiano viejo, / al Rey no le debe nada, / porque es tratante de aquello / con que queman los judíos »*. Matos Fragoso, *Lorenzo me llamo*, cité par Miguel Herrero García, *op. cit.*, p. 635.

⁵⁹ Pour une vue d'ensemble, consulter Bernard Leblon, *Les Gitans d'Espagne. Le prix de la différence*, Paris, Presses Universitaires de France, 1985.

prédisent la bonne fortune en lisant les lignes de la main, en faisant miroiter à de pauvres sottes qu'elles auront de beaux mariages et beaucoup d'enfants, tandis que les autres gitanes en profitent pour entrer dans les maisons et faire main basse sur tout ce qu'elles trouvent⁶⁰.

La croyance dans leur origine égyptienne était fortement enracinée, ce qui permettait d'expliquer leur condition de pèlerins comme un châtiment divin. Juan de Piña en fait, en revanche, un argument venant renforcer leur présomption et, partant, leur condition de menteurs : « Étant nés en Castille, ils prétendent être originaires d'Égypte ». Dans la *Segunda parte del Lazarillo* de H. Luna, on lit :

Je leur demandai chemin faisant si ceux qui étaient là étaient des Gitans nés en Egypte. Il me répondit en disant peste de ceux qui vivaient en Espagne, car ceux-là étaient tous des ecclésiastiques, des frères, moines, sœurs ou voleurs, qui s'étaient enfuis des geôles ou de leurs couvents⁶¹.

Leur condition de voleurs par excellence – véritable lieu commun – est reprise par beaucoup d'auteurs. Comme toujours, Cervantès montre une grande finesse dans son exploitation du topique, comme on le voit dans sa nouvelle exemplaire *La Gitanilla*, ainsi que dans sa *comedia Pedro de Urdemalas*. Dans la célèbre nouvelle, on se souvient de l'*incipit*, où tout le

⁶⁰ « Quasi egitano, de Egipto. Ésta es una gente perdida y vagamunda, inquieta, engañadora, embustidora. [...] Parecieron en esta parte de Europa, cerca del año de mil y quatrocientos y dezisiete. [...] El vulgo cree que éstos vinieron de Egipto y de aquella tierra a donde estuve retirada la Virgen nuestra Señora con su preciosísimo Hijo, por orden del Espíritu Santo, según se le reveló al santo Joseph, por el ángel [...] Y que por no haver querido albergar al niño peregrino y a su Madre y a Joseph, les cayó la maldición de que ellos y sus descendientes fuesen peregrinos por el mundo, sin tener asiento ni morada permanente [...] Éstos dependen fácilmente el lenguaje de la provincia por donde pasan, y así saben muchas y fuera de ser ladrones manifiestos, que roban en el campo y en poblado, de algunos dellos se puede presumir que son espías, y por sospecha de ser tales los mandó desterrar de toda Alemaña el emperador Carlos V, año de mil quinientos y quarenta y nueve en la dieta que tuvo en Augusta [...] En España los castigan severamente, y echan a los hombres a galeras, si no se arraygan y avezinan en alguna parte ; las mujeres son grandes ladronas y embustidoras, que dizen la buenaventura por las rayas de las manos, y en tanto que ésta tiene embebidas a las necias, con si se han de casar o parir o topar con buen marido, las demás dan vuelta a la casa y se llevan lo que pueden ». Sebastián de Covarrubias, *op. cit.*, s.v..

⁶¹ « Preguntéle en el camino si los que estaban allí eran gitanos nacidos en Egipto. Respondióme que maldito el que había en España, pues que todos eran clérigos, frailes, monjas o ladrones, que habían escapado de las cárceles, o de sus conventos ». J. Luna, *Segunda parte del Lazarillo*, cité par Miguel Herrero García, *op. cit.*, p. 642.

poids de la phrase repose sur le premier mot, le verbe *parece* (« il semble que ») :

Il semble que gitans et gitanes ne soient sur terre que pour être voleurs : ils naissent de pères voleurs, sont élevés pour le vol, s'instruisent dans le vol, et finissent bel et bien voleurs à tous crins ; l'envie de friponner et la friponnerie même sont en eux comme des accidents inséparables, et dont ils ne se défont qu'à la mort⁶².

Il est un autre trait souvent associé aux Gitans afin de les ridiculiser : leur prononciation défailante du castillan, notamment la substitution des sibilantes par l'inter dentale /c/ ou /z/, ce qu'on appelait *cecear* ou *hablar ceceoso*, que l'on pourrait comparer au fait de « zozoter » en français. Là encore, Cervantès dans sa nouvelle, prend le contre-pied de cette idée reçue, en avertissant d'emblée le lecteur que : « Preciosa, en bonne gitane, zézayait : c'est par artifice qu'elles parlent ainsi et non naturellement »⁶³, sous-entendant par là qu'elles étaient très rusées, car ce soi-disant défaut de prononciation leur permettait d'être reconnues plus facilement pour mener à bien leurs affaires. Néanmoins, l'opinion extrêmement négative est celle qui domine, et on la retrouve par exemple dans ce passage du *Discurso contra los gitanos*, publié par Quiñones en 1631 : « Ces gens sont pernicioeux, fainéants, oisifs, mauvais, inutiles et sans aucun profit pour ces royaumes et ils causent beaucoup de soucis à leurs sujets et vassaux »⁶⁴.

De son côté, Herrero García apporte un jugement assez éclairant, en disant que les Gitans étaient en quelque sorte l'antithèse des *hidalgos* :

Les Gitans résident en Espagne, mais ils n'appartiennent à aucune commune espagnole. Ils vivent de l'Espagne, mais ils ne se sentent attachés à aucune terre espagnole. Ils sont l'antithèse des *hidalgos*⁶⁵.

⁶² « *Parece que los gitanos y gitanas sólo nacieron en este mundo para ser ladrones. Nacen de padres ladrones, críanse con ladrones y, finalmente, salen con ser ladrones corrientes y molientes a todo ruedo ; y las ganas de hurtar y el hurtar son en ellos como accidentes inseparables, que no se quitan sino con la muerte* ». Miguel de Cervantes, *Gitanilla, Novelas ejemplares, op. cit.*, p. 27. Il s'agit de la traduction française de Jean Cassou, Paris, Gallimard, Folio, 1949, p. 17.

⁶³ « *Preciosa, [...] como gitana hablaba ceceoso, y esto es artificio en ellas, que no naturaleza* ». *Ibid.*, p. 40.

⁶⁴ « *Esta gente es pernicioso, vaga, ocioso, malo, inútil y sin provecho para estos reinos y de mucho daño a los súbditos y vasallos* ». Quiñones, *Discurso contra los gitanos*, 1631, cité par Miguel Herrero García, *op. cit.*, p. 652.

⁶⁵ « *Los gitanos están en España, pero no son de ningún municipio de España. Viven de España, pero no se sienten ligados a solar ninguno español. Son la antítesis de los hidalgos* ». Miguel Herrero García, *op. cit.*, p. 645.

14. Conclusions

Si l'on se fonde sur le panorama tracé à grandes lignes, on pourrait être tenté d'en déduire que le concept d'« idée reçue » possède uniquement des valeurs négatives. Cependant il faut distinguer entre « idée reçue » et « préjugé », la première pouvant s'appuyer sur un fond de vérité, le second étant toujours basé sur l'ignorance. Il est donc possible de trouver des idées reçues concernant la figure de l'étranger au Siècle d'Or possédant une valeur positive, même si cela est assez rare. Le même Herrero García, dans ses conclusions, est bien obligé de l'admettre :

[...] les Espagnols du XVII^e siècle jugeaient le reste de l'Europe clairement inférieur à eux dans le domaine religieux, moral, intellectuel et physique. Hormis l'ingéniosité italienne, quelle autre qualité reconnaissent-ils à un quelconque autre peuple d'Europe ?⁶⁶

Et le même critique d'ajouter ce commentaire plein de bon sens, rédigé, rappelons-le, en 1927 :

C'est de cette manière de voir les choses que devaient prendre origine le mépris envers l'étranger, la suffisance de l'autochtone et, en définitive, l'isolement spirituel de l'Espagne vis-à-vis du reste du monde⁶⁷.

On aura remarqué toute l'importance de la dimension religieuse dans la création des stéréotypes nationaux comme véhicule de discrimination et, partant, source de préjugés. On est ici bien loin de tout dialogue interreligieux – notion et pratique très récentes en ce qui concerne l'Église Catholique, puisqu'il s'agit d'un acquis remontant au dernier Concile Vatican II (1962-1965), à travers notamment la déclaration *Nostra aetate*. On est même très loin d'un quelconque type d'œcuménisme : les luthériens et les calvinistes genevois sont taxés d'hérétiques tout comme les Juifs et les Musulmans. Comme le résume pertinemment Tamar Herzog :

⁶⁶ « *Los españoles del siglo XVII juzgaban el resto de Europa manifiestamente inferior a ellos en condiciones religiosas, morales, intelectuales y físicas. A excepción del ingenio italiano, ¿qué buena calidad reconocen los españoles en ningún pueblo europeo ? [...] De tal modo de ver las cosas tenía que originarse el menosprecio de lo extranjero, el engrimiento de lo propio y, en definitiva, el aislamiento espiritual de España del resto del mundo* ». *Ibid.*, p. 660.

⁶⁷ « *De tal modo de ver las cosas tenía que originarse el menosprecio de lo extranjero, el engrimiento de lo propio y, en definitiva, el aislamiento espiritual de España del resto del mundo* ». *Ibid.*

Le discours qui différençait les autochtones des étrangers était donc utilisé contre tout groupe que l'on cherchait à marginaliser. Pouvaient être considérés comme étrangers aussi bien ceux qui étaient nés dans le pays ou qui venaient d'ailleurs, les adeptes de la même religion ou d'une autre, des individus avec les mêmes aspirations sociales ou d'autres, de la même origine ou d'une origine différente. Pour certains, la transformation d'étranger en autochtone était facile ; pour d'autres, totalement impossible ; il y eut même un groupe nombreux qui semblait suspendu entre une condition et l'autre. C'était le cas des Judéo-convers, des Gitans, et des « Espagnols d'origine africaine » lesquels, pour certains aspects, étaient considérés comme autochtones, mais pas pour d'autres, en fonction aussi de qui parlait et pourquoi⁶⁸.

Il est sans doute risqué de parler d'un « progrès moral » dans l'histoire de l'humanité, qui se caractérise plutôt par l'inextricable coexistence d'avancées et de brusques retours en arrière. Néanmoins, il ne fait pas de doute que, dans ce domaine, l'encouragement du dialogue interreligieux, fondé sur une connaissance profonde de l'Autre en vérité, sans aucune visée de prosélytisme, constitue un progrès moral indéniable, qui ne demande qu'à être poursuivi et élargi. Aujourd'hui, il est devenu possible de penser la différence comme enrichissement mutuel et source de croissance en humanité de tout être humain, même si la pratique est parfois différente. D'autre part, c'est un fait incontestable que les idées préconçues, les préjugés, sont toujours vivants à notre époque, dans un monde globalisé où quasiment dans chaque pays coexistent des peuples, des cultures et des langues différentes. On serait même tenté d'appliquer cette remarque à l'individu lui-même : ne sommes-nous pas toujours l'Autre, l'Étranger de quelqu'un ?

Elvezio CANONICA
U. Bordeaux Montaigne

⁶⁸ « El discurso que diferenciaba a los naturales de los extranjeros se usaba por tanto contra todo y cualquier grupo al que se buscaba marginalizar. Extranjeros podían ser los nacidos fuera o dentro, los creyentes de una misma religión u otra distinta, e individuos con las mismas inclinaciones sociales (u otras), del mismo origen (o distinto). Para algunos, la conversión de extranjero en natural era fácil ; para otros, totalmente imposible ; hubo también un amplio grupo que parecía suspenderse entre una condición y otra. Así era el caso de los conversos, gitanos y “españoles de origen africano”, los que, para algunas cosas, eran naturales y para otras no, dependiendo también de quién estaba hablando y para qué ». Tamar Herzog, art. cit., p. 19.

Cet ouvrage portant sur l'Espagne médiévale et moderne interroge la notion d'idée reçue sur laquelle pèse un discrédit, et questionne les stéréotypes, sorte de figures figées de l'altérité. Diverses modalités d'expression des idées reçues sont ainsi mises à jour, ce qui permet aux auteurs d'analyser leur statut et leur fonction dans la littérature, dans les arts et les sciences. L'idée reçue, au-delà de sa valeur d'opinion assimilée, héritée et donc « pré-jugée » par la force de la convention, de la tradition ou de l'autorité, conditionne le consensus culturel et social et la représentation cohésive du groupe, tant elle infiltre le langage et même le savoir ; défaire les vérités admises réclame le courage de heurter les fausses autorités et un principe de consentement général. Si pour le Moyen Âge il s'agit de faire du neuf avec du vieux tout en respectant, ou en contournant par des stratégies adaptées, des schémas de pensée et des procédés d'écriture communs, pour l'époque classique, au contraire, l'idée reçue est souvent débattue – en fonction des circonstances culturelles, philosophiques et politiques –, voire renversée, favorisant ainsi l'apparition de nouveaux modes de pensée.

Ghislaine Fournès est professeure des Universités à l'Université Bordeaux Montaigne où elle dispense des cours de littérature, de civilisation et d'iconologie portant sur la Castille médiévale. Auteure de nombreux articles sur le règne d'Alphonse X le Sage, elle a également publié un ouvrage sur l'univers de la chevalerie à la fin du Moyen Âge et au début des Temps Modernes et a coordonné plusieurs ouvrages, notamment Images du pouvoir. Pouvoir des Images dans l'Espagne médiévale (XI^e-XV^e siècle) en 2006, ainsi que Le Miroir du Prince. Écriture, transmission et réception en Espagne (XIII^e-XVI^e siècle) en 2009.

Frédéric Prot est maître de conférences à l'Université Bordeaux Montaigne. Spécialiste en philosophie politique et en histoire de l'art (Espagne, XVIII^e-XXI^e siècle), il a notamment publié plusieurs travaux sur l'œuvre de Miquel Barceló et celle de Francisco de Goya, dont Goya, la imagen inquieta (coord., Bordeaux, 2017).